

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Oscar

Jean Forgues

Volume 19, numéro 2 (110), mars–avril 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30857ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Forgues, J. (1977). Oscar. *Liberté*, 19(2), 40–45.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1977

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Oscar

Je ne devrais pas te raconter cette histoire, mon amour. Je le sens tu ne la comprendras pas, tu m'en voudras. Mais j'ai besoin que quelqu'un sache à quel point la folie peut parfois s'emparer de moi. J'ai besoin de te montrer à quel point l'ardeur de vivre me ronge parfois. Il te sera facile de me juger, toi si calme et raisonnable. Il te sera facile de me condamner. Mais peu m'importe. Je sais que j'ai eu raison. Je sais que je n'oublierai jamais ces dix jours de Santa Marta. Les premières heures vraiment libres et authentiques de mon existence.

Revenant à Montréal après un an de travail dans un hôpital péruvien, j'avais décidé de faire escale à Santa Marta, en Colombie, afin de m'y reposer sur les plages que m'avaient vantées plusieurs collègues. Autant j'avais hâte de te revoir après cette éprouvante séparation, autant je sentais la nécessité à la fois physique et morale d'un arrêt complet de toute activité. D'une convalescence de ma mémoire loin de toutes ces misères que je venais de côtoyer et de tenter de soulager. Il me fallait pour te revenir entière oublier les amibes, les parasites dévorant les ventres d'innocents bébés, les fièvres ravageant les villages, décimant les familles. La typhoïde, le choléra, l'hépatite : ma tête débordait d'images atroces, vicieuses et pestilentielles. Je crus, naïvement peut-être, qu'un climat sain, le soleil, la mer me seraient salutaires.

Santa Marta est une ville agréable mais qui ne vaudrait pas le déplacement sans le voisinage de la station balnéaire du Rodadéro. C'est au Rodadéro que je m'installai. Imagine une plage de sable blanc que caresse une mer aigue-marine, lisse et scintillante sous un soleil que je t'affirme sans repos. Et cet hémicycle de douce poudre, bordé d'une promenade qu'éventent avec nonchalance les palmiers et les cocotiers, les bananiers et les hibiscus. Derrière, des immeubles modernes mais point trop hauts ne cachent pas la vue des collines de l'arrière-pays et surtout de la Sierra Madre de Santa Marta, le plus haut pic du pays, ceint d'une couronne glaciaire.

Je trouvai un hôtel au nom alléchant : l'Aventura. On m'y offrit pour un prix plus que raisonnable une suite de deux pièces joutées chacune d'une terrasse dont l'une ouvrait sur la mer et l'autre sur la montagne. Comme dans un film j'étais seule cliente et l'on me traitait en princesse. En outre, mars étant un mois « hors-saison » à Santa Marta, les autres hôtels se trouvaient aussi désertés que l'Aventura. Ma sauvagerie naturelle se réjouit de cette absence de touristes qui m'assurait une presque totale solitude sur la plage et dans ma vie. Rarement m'étais-je sentie plus libre. Personne ne m'attendait, personne n'avait d'ordres à me donner, de remarques à me faire et j'en éprouvais un soulagement indicible. Je flottais, je volais de légèreté.

C'est le deuxième jour qu'apparut Oscar. Après une matinée sur la plage j'avais décidé d'essayer un des restaurants de la ville qu'on m'avait recommandé pour ses fruits de mer. J'empruntai pour m'y rendre un des petits autobus qui en quelques minutes effectuent la navette entre Rodadero et Santa Marta. Les collines couvertes d'herbes jaunes, de cactus innombrables dans leur monstrueuse beauté, crépitaient de sécheresse sous la lumière implacable. On eut cru entendre des milliers de cigales ou de grillons annonçant, tel un chœur antique, l'incendie qui j'en étais persuadée ne manquerait pas d'éclater tôt ou tard.

Confortablement installée à la terrasse du restaurant je buvais avec précaution mon « aguardiente », fortement anisée, tout en mordant frénétiquement dans les quartiers de citron vert qui l'accompagnaient. En vérité je m'efforçais de

chasser un goût par un autre car je n'appréciais guère cette eau de vie. Je me forçais à la boire en vertu d'une vieille croyance de ma vie de voyageuse. Parce que c'était la boisson nationale des Colombiens et que j'ai toujours cru que les nourritures et boissons d'un pays nous donnent avec celui-ci une intimité sans pareille, viscérale, qui souvent aide à le mieux comprendre.

Je fus tirée de ma rêverie par le son d'une voix claire mais déjà virile. Un cireur de chaussures se tenait devant moi. Il pouvait avoir dix ou douze ans. Ses cheveux de jais contrastaient drôlement avec ses yeux verts, aussi verts que l'émeraude, pierre fétiche de son pays. Son visage vif et sérieux me conquit aussitôt mais je ne pus m'empêcher de rire lorsqu'il offrit de faire briller mes chaussures : je portais des sandales, blanches. Mon petit compagnon soupira mais il ne se découragea pas. La Senora avait peut-être à son hôtel d'autres chaussures sur lesquelles il pourrait démontrer ses talents ? Il ne faisait pas ce métier pour rire mais pour manger. Et en ce moment les revenus se faisaient rares à cause du petit nombre de vacanciers présents.

Je me laissai séduire par son discours et lui promis une belle paire de bottines à cirer s'il pouvait se présenter à l'Aventura en fin d'après-midi. Il accepta le rendez-vous avec promptitude et je fus charmée de le voir donner la moitié du Coca-Cola que je lui offris à un de ses copains qui passait. Ce petit bout d'homme, si sérieux déjà, s'éclipsa discrètement lorsqu'on apporta mon assiette de riz aux crevettes. Un repas si énorme que je faillis lui offrir de le partager avec moi. Mais une pudeur maladroite me retint. Je pensai à lui tout au long du déjeuner riant de son prénom qui lui seyait si mal. Oscar. Un nom pour géant américain de quarante ans. Un nom de robot ou de tueur, de poète à la rigueur. Un nom bien lourd à porter pour cette petite puce que la vie traitait déjà si durement. Férocement. Mais pas plus hélas que la majorité des enfants de ce sous-continent auquel je devais bientôt m'arracher.

Oscar frappa à la porte de ma chambre à six heures précises. Je le trouvai flanqué du réceptionniste de l'hôtel qui voulait s'assurer qu'on ne m'importunerait pas et m'enjoin-

dre à la méfiance face à ces garnements qui trop souvent ne sont que des voleurs. Oscar se mit à frotter et nettoyer mes lourdes chaussures de marche et moi, dès que nous nous retrouvâmes seuls, je commençai à le questionner. Je souhaitais en savoir davantage sur sa vie et je dois avouer que la simplicité avec laquelle il me renseigna me confondit. Je dus faire effort sur moi pour cacher à quel point certains détails me bouleversaient.

Oscar avait quitté sa famille à l'âge de huit ans pour travailler chez un mécanicien d'une grande ville voisine de son village : Cali. Plus tard, appâté par le grand nombre de touristes (donc de riches) qui fréquentaient les plages de la côte des Caraïbes, il avait fait en camion le long voyage de Santa Marta. Il y vivait en pension chez une dame, très gentille m'assura-t-il, en compagnie de trois ou quatre petits fugitifs comme lui. Il n'avait pas de projets d'avenir bien définis. Economiser semblait son grand souci.

Je l'écoutais se raconter et je sentais monter en moi cette chaleur de la honte qui m'avait si souvent torturée au cours de tous ces mois passés en Amérique du Sud. Honte de me savoir privilégiée. Honte surtout de penser que d'ici quelques jours je te retrouverais et oublierais tout. Cette pauvreté, ces maladies horribles. Tout. Pour être heureuse.

Je résolus de passer outre aux barrières qui souvent m'avaient retenue face à des gestes de charité gratuite et presque naïve : j'invitai Oscar à partager mon repas sur une des terrasses et fis monter de la cuisine de l'hôtel un véritable festin de poissons et de crustacés, de salades et de fruits. Plus de la bière pour laquelle Oscar m'avait confié sa curiosité.

La première surprise passée mon hôte se comporta de façon charmante, comme un petit prince. Sérieux, poli à l'excès, ses bonnes manières trahissaient le désir, sans doute d'origine familiale, de rester digne et fier malgré la pauvreté. J'échafaudais mentalement les projets les plus fous. J'adopterais Oscar. Je l'enlèverais et il deviendrait notre enfant, notre fils. Je n'imaginai au fond que des actes fort raisonnables : lui apprendre le français, lui faire poursuivre des études selon son goût, bref des rêves de mère. Mais je sentais déjà l'inuti-

me parler des parents d'Oscar, de loi, d'immigration, de papé-
lité de ces fantasmes. J'entendais ta voix posée, raisonnable
rasseries administratives. De nos familles, de nos amis qui
ne comprendraient pas. De nos futurs enfants même qui peut-
être réprouveraient la présence de ce frère étranger. Oui, je
savais que je rêvais et la folie d'une telle faiblesse mais lors-
que Oscar m'avoua qu'en réalité il ne logeait pas en pension
mais couchait sur la plage ou dans les collines je n'en obéis
pas moins à ma folie et lui offris de partager mon lit.

* * *

Voici maintenant qu'il dormait à mon côté, petit ange
nu, Enfant Jésus surgi de l'étable tropicale la plus humble.
Il avait passé un long moment sous la douche s'ébrouant,
riant, lui qui ne devait pas rire souvent. Propre et lisse
comme une idole de bronze, je l'avais vu se couler dans le
lit et s'abandonner presque aussitôt à des rêves entrecoupés
de soupirs.

Peut-être as-tu déjà deviné ce que je veux t'avouer, toi
si perspicace ? Je t'ai trompé avec Oscar. Cet enfant de onze
ans, je l'ai caressé dans son sommeil, je l'ai embrassé, inno-
cemment, puis dévoré jusqu'à l'extase. Il n'a pas ouvert les
yeux mais j'ai compris qu'il ne dormait pas lorsque sa main
s'est crispée sur mon sein et que le rythme de sa respiration
se mit à monter, à se précipiter vers l'élan libérateur.

J'ai vécu dix jours enchaînée à cet être, à cet homme,
mon fils, mon frère et mon mari. Oscar. Ensemble nous avons
dormi et mangé. Ensemble nous avons nagé dans une crique
solitaire. Ensemble nous avons vécu.

Et jamais je ne me suis vue comme une maniaque, une
corruptrice, une riche étrangère abusant de l'innocence d'un
pauvre. Jamais, m'entends-tu, je n'ai eu le moindre remords.
Jamais avant de prendre cet avion vers toi ce matin.

Nous passions nos journées l'un dans l'autre, l'un pour
l'autre et cet enfant, innocence absolue ou superbe rouerie,
savait faire vibrer en mon corps les fibres de l'extase la plus
secrète, la plus folle. Oh ! les étoiles de mer et leur tentacules,
sur mes cuisses, douce pluie, la lune et ses planètes sur mon
ventre et en moi, le déluge, le séisme pourpre le plus subtil,

le plus profond. Geysers, volcan aux éruptions multicolores, la terre de Santa Marta se refermait sur moi, chaude, maternelle, vaginale. Eternelle. L'incendie que j'avais prédit sur les collines m'embrasait le coeur et la gorge. Et ma montre devenait folle.

Puis un matin je m'éveillai seule. Il avait disparu. Oscar avait disparu. Rien ne manquait dans ma chambre, rien sinon lui, ma vie. Je l'ai attendu, froide, tremblante et hébétée. Rien. Vers le soir je suis descendue sur la plage et j'ai marché longtemps contre la mer qui me léchait les pieds. Oscar m'enveloppait de toute son ombre, il m'étouffait, m'étranglait de la force magique qu'irradiait sa solitaire et pure beauté. Au retour je trouvai une branche d'azalée posée sur mon lit. Une grappe de fleurs rouges, sanglantes, à mon image. Et je compris qu'il ne reviendrait pas. Oscar retournait à sa misère, à son monde. Il avait eu, lui, le courage de briser ce rêve voué à l'échec, puisque tu existais, puisque je t'aimais. Puisqu'il était, lui, enfant de la misère et que j'étais, moi, femme du Nord et des dollars. Femme. Adulte. Vieille. Riche. Oscar m'avait appris, cet enfant, ce que je me cachais encore, ce que je refusais d'admettre depuis trente ans : que certaines choses, certains liens en ce monde sont impossibles.

Il ne me restait qu'à m'ouvrir les veines pour en abreuver toutes les fleurs des Tropiques. Pour faire croître l'azalée et l'hibiscus, l'orchidée et le pavot sur la tombe de mon amour, de ma folie.

Je n'ai su bêtement que réserver une place d'avion. Un passage pour le Nord tranquille et rassurant. Je n'ai su que fuir. Puisque tu m'attends. Puisque je t'aime. Car tu m'attends ?

JEAN FORGUES